

## CHAPITRE IV.

### L'INDE ET SES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS.

Les races, leurs caractères comparés, leur synthèse psychologique et morale. — L'évolution juridique d'après les codes indigènes. — Les causes et les formes de la criminalité chez les Hindous, dans leur pays et hors de leur pays (coolies émigrés). — La justice française et ses statistiques.

A une époque reculée, la race, qui est devenue l'origine de toutes les races aryennes, occupait la région montagneuse des sources de l'Oxus. Elle se serait fragmentée de bonne heure en plusieurs rameaux, deux qui sont demeurés asiatiques, séparés par la divergence des évolutions religieuses : l'un, avec ses dogmes relativement affinis grâce à Zoroastre, se dirigea vers l'ouest et donna naissance aux Mèdes et aux Perses (Iraniens) ; l'autre, avec ses croyances et son culte très animistes, se porta vers l'Indus. Ce dernier, lentement, s'enfonça dans l'immense presqu'île hindoustanique. Tout d'abord, il resta pur, fidèle à ses traditions, résumées dans le Rig-Veda. Mais, peu à peu, au contact des innombrables peuples qu'il eut à refouler ou à soumettre, il éprouva des transformations. Aux frottements et aux mélanges avec les populations de race jaune, il perdit ses traditions premières, et, avec le brahmanisme, il adopta le régime des castes, un code politico-religieux fanatique, cruel, écrasant ; au milieu des populations centrales, de races négroïdes ou kouchite, en partie déjà croisées avec des éléments mongoliques, il acheva de s'absorber dans un métissage physique et moral qui l'éloigna irrémédiablement des tendances de sa souche. Le code de Manou devint la loi de cette société, où le vieux sang aryen, de plus en plus rare, ne se rencontra plus qu'au sein d'un petit nombre de familles, isolées dans le sanctuaire et concentrées vers le nord. Dans ces

familles et autour d'elles, le germe des instincts originels ne fut pas étouffé ; il eut son affranchissement avec la réformation bouddhique, qui proclama l'abolition des castes et substitua sa doctrine altruiste (si idéaliste, malgré son matérialisme final) à la dégradante et égoïste doctrine du brahmanisme. Le code de Manou remonterait à 1200 ans avant Jésus-Christ. La révolution bouddhique commence vers l'an 1000 et prend son essor vers le sixième siècle avant l'ère chrétienne, avec le bouddha Sakya-Mouny (607-542). Le brahmanisme continua à fleurir à côté de survivances fétichiques. Au cœur du Deccan s'étendirent les dissidents bouddhistes, qui, plus tard, émigrèrent vers le sud (où Ceylan demeura leur centre principal) et jetèrent vers l'est les fondements d'empires divers, en se mélangeant à des peuples de races mongole et malaise (Birmans, Siamois, Khmers, Ciampoï, etc.), de là leurs prédicants poussèrent jusqu'à la Chine. Enfin l'Islam introduit dans l'Inde, avec les Arabes et le Coran, des éléments nouveaux de transformation, qui émettent de profondes racines, sans toutefois réussir à ébranler les solides blocs des organisations sociales antérieures. Je laisse de côté les invasions et les conquêtes des peuples chrétiens : si elles ont abouti à soumettre à quelques-uns de ceux-ci la vaste contrée, elles ont, en somme, à peine modifié ses conditions ethniques et sociales. Pourtant, elles ont amendé ce que les croyances avaient d'excessif, amené la décrépitude ou l'abolition de coutumes abominables, forcé à la tolérance réciproque les sectes fanatiques, même produit des métis (Eurasiens)<sup>1</sup>, susceptibles, à la longue, d'aider à une plus large diffusion des habitudes européennes. On sait les vicissitudes de l'histoire, dans un pays si bien prédisposé à la tranquillité par le ciel et si épouvantablement remué par les hommes. Au milieu de millions d'Hindous, plus ou moins métissés, mêlés aux Mongoloïdes vers le nord et vers l'est, aux Arabes dans le nord et sur le littoral occidental, aux

1. L'expression d'Eurasien est une contraction des deux mots Europe-Asie ; elle s'applique aux métis d'Européens et d'Indiens.

Kouchites ou aux négritos dans les districts montagneux du centre, une poignée d'Européens ont accaparé la direction des masses et remplacé l'exploitation des rajahs et des sultans par des modes d'usage sans doute très adoucis, mais non moins cyniques. La presque totalité de la péninsule est aujourd'hui sous la domination britannique. Nous, Français, de conquêtes jadis si belles et d'autant plus glorieuses qu'elles avaient été le résultat d'actions moins scélérates, souvent le prix de très réels services rendus aux indigènes, nous ne gardons plus qu'un petit nombre de très modestes établissements : dans le Bengale, tout au voisinage de Calcutta, l'une des têtes de l'empire anglais, Chandernagor; sur la côte orientale, Yanaon (Orissa), Pondichéry et Karikal (Coromandel); sur la côte occidentale, Mahé (Malabar). La population de l'ensemble de ces territoires s'élève à près de 300 000 habitants, dont 900 Français d'origine métropolitaine, 1 800 créoles descendant des anciennes familles françaises ou métis de Français et d'indigènes (Topas), 100 créoles ou métis d'origine ou de nationalité anglaise; le reste est indigène (avec un excédent de 10 000 individus mâles sur l'élément féminin).

Le climat de l'Inde est l'un des plus énervants du globe, et, dans beaucoup de localités, l'un des plus pathogènes. Dans nos établissements, il est relativement salubre, mais pénible à supporter pour l'Européen, en raison de la chaleur élevée et continue qui le caractérise. Il y a, comme dans tous les pays intertropicaux, deux saisons : la saison chaude et sèche règne de la mi-janvier à la mi-octobre, avec une température de 31 à 42 degrés le jour, de 27 à 29 degrés la nuit, quelques pluies en juillet et août; la saison fraîche et pluvieuse (hivernage), de la mi-octobre à la mi-janvier, avec une température de 23 à 32 degrés le jour, de 15 à 20 degrés la nuit; des pluies parfois torrentielles, accompagnées de violents éclats de foudre (Pondichéry et Karikal; à Chandernagor, la température serait moins élevée, mais l'humidité plus grande; à Mahé, la chaleur serait plus tempérée). Le climat est, dans une large mesure, réglé par les moussons périodiques du nord-

est et du sud-ouest; celle du nord-est (15 octobre-15 avril) rafraîchissante pour la côte orientale, celle du sud-ouest pluvieuse et fraîche pour la côte occidentale, mais devenant (15 avril-15 octobre) vent de terre au souffle brûlant pour la côte orientale. Sur nos possessions, les conditions telluriques compensent, jusqu'à un certain point, l'influence des météores : malgré les rizières et les étangs qui avoisinent les villes, celles-ci offrent très peu de manifestations malarieuses, mais l'endémie dysentérique est redoutable; l'indigène lui paye tribut comme l'Européen. Le premier est en outre sujet à l'éléphantiasis et à la lèpre, et, sur une immense étendue des territoires anglais, presque périodiquement éprouvé par de terribles épidémies de typhus, ordinairement reliées à des sécheresses excessives et à la famine. On peut déclarer hardiment que le climat a été le plus puissant des facteurs dans la formation du caractère hindou, dans l'adoption des modes sociologiques en vigueur chez les peuples de la région. Les races sont innombrables dans leurs dédoublements et leurs entre-croisements; elles se sont différenciées dans leurs mœurs, d'après les religions. Toutes, néanmoins, ont gardé la marque indélébile d'une action climatérique neurasthénisante, et traduisent celle-ci, la renforcent même par mille traits de leur organisation collective et d'habitudes acquises. L'Hindou, en quelque couche qu'on l'observe, en quelque groupement qu'on le prenne, est un débile, même sous les apparences plastiques de la vigueur; sa cérébration est très intensive, mais aussi mal pondérée, très passionnelle; l'impressionnabilité est presque morbide. Point de milieu humain et civilisé où les entraînements soient plus capables d'aberrances.

Je n'entreprendrai pas, à propos d'une population réduite, perdue, comme le grain de sable dans la mer, dans les vastes pays de domination britannique, une étude générale des races de l'Inde. Je dois limiter mes recherches et mes observations aux éléments ethniques et sociologiques qui appartiennent plus particulièrement à nos possessions. Je ne saurais toute-

fois éviter d'entrer dans quelques considérations préliminaires très générales. On peut décomposer les races de l'Inde, envisagées dans leur ensemble, en trois souches mères : un élément négrito (ou kouchite pour les anthropologues d'une école très en vue<sup>1</sup>), autochtone, ou du moins représentant la race la plus ancienne, aussi celle qui a subi le plus durement les lois des envahisseurs successifs, les *Moundas*, partout forcés à se cacher, sauvages et misérables, ou à mener la vie d'esclaves, formant encore, vers le sud, les plus basses castes, sinon même des hors-castes (les impurs, *Poulleyer*) ; — des éléments mongoloïdes, l'un d'invasion à une date très reculée et plus ou moins mélangé avec le précédent, le *Dravida* ou *Tamoulien*, l'autre de provenance plus récente et bientôt comme englobé parmi les populations antérieurement occupantes, le *Toulkou*, qui, sous le nom de *Soudras*, a formé la caste inférieure des « serviteurs » ; — un élément *aryen*, qui ne s'est guère con-

1. Il est incontestable qu'on rencontre dans l'Inde, comme en Indo-Chine, les vestiges de races très anciennes à caractères négroïdes. Ces races doivent se rattacher — aux véritables *négritos* ou nègres orientaux (petite taille, peau d'un noir de jais, crâne brachycéphale, chevelure noire, crépue, barbe rare, peu ou pas de prognathisme, nez non épaté, menton non fuyant, yeux noirs, ronds, avec fente palpébrale horizontale, etc.), — et aux *Kouchites*, groupe assez mal défini de la famille Chamite, trahissant à mon avis, en dépit de la parenté des langues, bien plutôt des affinités nigritiques (par la couleur de leur peau, leur chevelure non crépue, mais bouclée, leurs lèvres plus ou moins épaisses, etc.) que des affinités sémitiques, si l'on excepte le rameau lybien (Maures, Berbères), rapproché trop intimement du rameau éthiopien. Les deux races ont dû se rencontrer dans l'Inde et s'y mélanger de très bonne heure. Mais, d'après l'observation des mœurs et des croyances, chez les populations centrales, il faudrait admettre la prédominance du Kouchite, le plus fort et le plus absorbant, au moins sous le rapport de l'évolution sociale. On sait que le Kouchite professait une religion dualiste (principe actif ou fécondant, principe passif ou fécondé) et qu'il aurait été le créateur du culte de Moloch (voir Picard, *Sémites et Aryens*, p. 5). Qu'on n'oublie pas, en étudiant la transformation du caractère de l'Aryen, dans l'Inde, la double influence kouchitique et mongolique.

servé pur que dans le nord, où il forme les castes de suprématie, sous les titres de *Dwidjas* (brahmanes, les plus rapprochés du type originel), de *Kchatryas* (guerriers), de *Vayçyas* (laboureurs). Ces grandes races se sont superposées. La première, déjà assujettie par la seconde, est demeurée l'ilote sous la troisième, qui a dû compter avec la seconde tout en l'asservissant et l'a admise au rang de ses « serviteurs ». Mais l'Aryen, en dépit de sa morgue de conquérant, n'a pu se défendre contre des croisements avec les races soumises et, par ses mélanges, a rapidement dégénéré.

Malgré d'inextricables et séculaires mélanges, on retrouverait encore les traits caractéristiques des races mères.

« Dans les formes de l'*Aryen*, dit Hodgson<sup>1</sup>, il y a de la hauteur, de la symétrie, de la légèreté, de la souplesse. Le contour de la figure est ovale, le front large, la bouche moyenne, le menton rond, perpendiculaire à la ligne du front ; les traits sont beaux et distingués, le nez petit et droit, les narines elliptiques ; l'œil franchement ouvert affecte une direction horizontale ; les sourcils, les cils, la barbe, sont bien développés ; enfin, le teint est d'un brun à peine plus foncé que celui des habitants du midi de l'Europe. » Il faut rattacher à cet élément un petit nombre de Persans, parsis ou musulmans, et en rapprocher un nombre à peu près aussi restreint (dans nos établissements) de Sémites ou Arabes, tous musulmans.

« Dans les formes du *Tamoulien* (*Dravida*), on trouve, au contraire, moins de hauteur, moins de symétrie. Le corps est plus trapu, le contour de la figure se rapproche un peu du losange par le grand développement des os des joues ; le front est fuyant, non pas tant à cause du rétrécissement de la partie antérieure de la tête, que par les dimensions exagérées de la mâchoire et de la bouche ; la tête est moins régulièrement arrondie, la face plus large et plus plate ; les traits moins symétriques donnent à la physionomie, sinon plus d'expression,

1. On the origin, location, number, creed, customs, character and conditions of the Kôch, Bodo and Dhimal people (*The J. of the asiat. Soc. of Beng.*, 1850).

du moins un plus grand cachet d'individualité; le nez est plus court, plus épaté; les narines sont circulaires; les yeux, plus petits et moins ouverts, présentent une certaine obliquité; les oreilles sont plus larges, les lèvres plus épaisses, la barbe plus rare, le teint plus foncé, mais néanmoins à des degrés divers. » (Hodgson.) Le type dravida prédomine dans nos établissements, et c'est parmi les peuples du groupe que se recrutait la grande masse des émigrants destinés à nos colonies d'Amérique et de la Réunion. Roubaud<sup>1</sup> a complété les traits de cet important élément de population: « Le Dravida est de taille moyenne, plutôt petite que grande (1<sup>m</sup>,64); il est d'un embonpoint médiocre, sans aucune tendance à l'obésité... La peau offre une coloration assez analogue à celle du chocolat ou du café brûlé... Ses cheveux, en général assez abondants, noirs, lisses et rudes, n'acquièrent jamais une très grande longueur; leur implantation sur le cuir chevelu est uniforme, leur insertion sur le front se fait selon une ligne deux fois brisée; les poils, la barbe, sont peu développés et présentent la même coloration que les cheveux. La tête est ovale dans le sens antéro-postérieur, sa portion la plus rétrécie est au niveau de la région frontale. La partie postérieure, plus développée, offre une largeur uniforme jusqu'au niveau des arcades zygomatiques. Le front est médiocrement découvert et un peu fuyant en arrière. Le contour de la face se rapproche soit du losange par le grand développement des pommettes, soit du disque par l'élargissement transversal du menton. Les yeux, de grandeur ordinaire, sont sensiblement obliques, beaucoup moins cependant que dans la race sinique. La couleur de l'iris varie du brun foncé au brun très foncé; les arcades sourcilières sont peu prononcées. Les oreilles, larges et plates, sont détachées de la tête et dirigées en avant; le nez, assez volumineux, est droit et un peu écrasé à la racine; les narines sont presque circulaires; la bouche, assez largement fendue, montre des

1. Contribution à l'anthropologie de l'Inde (Archives de médecine navale, t. XI, p. 7).

dents incisives larges et verticalement dirigées; les lèvres, un peu épaisses, sont légèrement renversées en dehors. L'angle facial mesure 79°,40; le prognathisme est de 10 millimètres environ. Le cou est assez épais et paraît moins long que chez l'Européen; la poitrine est bombée, la taille bien prise, le système musculaire médiocrement développé, surtout aux membres inférieurs; les pieds et les mains sont d'une petitesse remarquable. Comparés les uns aux autres, les trois peuples dravida, *Tamij*, *Telougou*, *Kanadha*, offrent dans leur organisation certaines particularités qui tiennent sans doute à la différence du climat, des habitudes, de l'état de civilisation. Le *Tamij*, habitant les plaines brûlantes qui s'étendent du pied des Ghattes aux deux océans, est généralement moins grand et moins fort que le *Telougou* ou le *Kanadha*; ses traits, plus fins et plus délicats, se rapprochent davantage de ceux de l'Européen et semblent témoigner d'une civilisation plus avancée; il est du reste doux, intelligent, et paraît surtout apte aux travaux qui exigent de l'adresse plutôt que de la force. Le *Telougou*, habitant un pays plus froid et plus accidenté, est plus grand et plus robuste; ses traits, encore assez réguliers, n'ont plus la finesse de ceux du *Tamij*; il est moins actif, moins industriel. Le *Kanadha*, habitant les plus hauts plateaux, est plus petit que le *Telougou*, mais plus trapu et plus fortement constitué; il paraît plus apte aux rudes travaux, mais il est très enclin à la nostalgie et se laisse aller très volontiers au découragement. »

Quant au *Mounda*<sup>1</sup>, on n'en retrouve plus guère le type, assez altéré, que chez les Poulleyer. Dans cette catégorie, « la taille est plus petite (1<sup>m</sup>,61), l'embonpoint plus faible que chez le Dravida; la peau est presque noire... les cheveux, noirs aussi, sont tantôt lisses et raides, tantôt frisés et même crépus; leur implantation sur la peau du crâne est uniforme; leur insertion sur le front se fait, non plus selon une ligne

1. L'expression de *Kolarien* vaudrait mieux: le *Mounda* n'est qu'une fraction du groupe ainsi désigné.

brisée, mais bien selon une ligne courbe presque circulaire; les poils et la barbe, de même couleur que les cheveux, sont très peu développés; chez beaucoup de sujets, la peau est tout à fait glabre. La tête, de forme ovalaire, est très rétrécie à la région frontale. La région postérieure présente un diamètre transversal considérable et un diamètre antéro-postérieur (projection crânienne postérieure) extrêmement petit. Le conduit auditif se trouve fortement rejeté en arrière; le front est bas et fuyant; l'œil, assez petit, est horizontal ou ne présente qu'une très faible obliquité, l'iris est d'un brun très foncé; le nez est gros et épaté, la bouche largement fendue, les dents incisives sont verticales, les lèvres épaisses, charnues, fortement renversées en dehors. La face est large et plate, les pommettes saillantes; l'angle facial (79°,30) et le prognathisme (0<sup>m</sup>,010) diffèrent à peine dans les deux races dravida et mounda. Les épaules sont moins larges, la poitrine est moins développée que chez le Telougou; les membres sont plus grêles, les bras et les cuisses plus courts, l'avant-bras et la jambe plus longs, la main et le pied plus larges... Réduits à la plus complète servitude, les Poulleyer des campagnes, quoique moins robustes que les Telougou et les Kanadha, sont néanmoins plus aptes qu'eux aux rudes travaux de l'agriculture. Exempts de tout préjugé de caste, ils se façonnent beaucoup plus rapidement à nos mœurs européennes; mais ils sont dépourvus de tout sens moral et s'adonnent volontiers à toute espèce de vices. Les Poulleyer des grandes villes, aussi dépravés que ceux des campagnes, sont en outre incapables de rendre quelques services pour la culture des terres. » Cet élément fournissait un contingent à l'émigration dans nos colonies sucrières, de même que le Dravida et le Toulkou.

Le Toulkou « est généralement petit et trapu (1<sup>m</sup>,62). La peau, de couleur beaucoup plus claire que celle des deux races précédentes, est d'un blanc jaunâtre, plus ou moins foncé; les cheveux sont noirs et assez abondants, lisses et roides, à implantation uniforme, à insertion angulaire. Les poils et la barbe, de même couleur que les cheveux, sont beaucoup plus déve-

loppés que chez les Dravidas et surtout les Moundas. La tête, moins allongée dans le sens antéro-postérieur, moins haute dans le sens vertical, se rapproche de la forme globuleuse et présente un plus grand développement de sa partie postérieure. Le conduit auditif se trouve ainsi reporté beaucoup plus en avant; le front est plus haut et plus droit; la face, large en haut par le grand écart des pommettes et surtout des apophyses orbitaires externes, rétrécie en bas au niveau du menton, présente la forme d'un triangle. L'angle facial (81 degrés) est plus ouvert que celui des deux races précédentes, le prognathisme n'est que de 7 millimètres; l'œil est petit, oblique, l'iris brun foncé, le nez de volume ordinaire, légèrement écrasé à la racine; les lèvres sont assez petites et très légèrement renversées. La poitrine est plus large et moins bombée que chez les Poulleyer, le bassin est plus étroit, les membres sont plus courts, les extrémités plus fines... » (Roubaud.)

La démarcation des castes n'a point empêché les mélanges entre les races. La nature est plus impérieuse que les prescriptions humaines, et les besoins de rapprochement ont dû se manifester avec d'autant plus de force, même contre les lois rigoristes, que, dans l'Inde, l'élément féminin semble avoir été toujours numériquement très inférieur à l'élément masculin, parmi les catégories dominantes. Quelles qu'aient été plus tard les transformations déterminées par le bouddhisme, l'islamisme et le christianisme, sans parler de diverses sectes moins connues ou répandues, l'œuvre brahmanique elle-même, si largement enfantée sous la pression du milieu climatique, a continué à imprégner la population, constituée par des brassages complexes d'éléments ethniques variés. L'Hindou, sous les étiquettes les plus opposées, reste la synthèse d'influences antiques associées aux influences permanentes du climat. Il apparaît uniforme dans l'extrême variété de ses types<sup>1</sup>. C'est un être de contrastes. Sa structure est

1. Mais ne perdons pas de vue que cette uniformité est toute d'extériorité. C'est une uniformité résultant d'hybridités ethniques et sociales, comme fondues sous le brahmanisme. Dans le type

délicate, sa constitution peu résistante, souvent même chétive; le système musculaire est médiocrement développé; l'organe cérébral mou, indolent, à la fois impressionnable et peu émotif. Il n'y a pas les conditions d'une activité soutenue, d'une capacité pour l'effort de quelque envergure. Et cependant ce corps à l'aspect si faible peut réaliser par éclats des énergies surprenantes. « Les messagers hindous peuvent faire 50 milles par jour, pendant cinq ou six jours, et même les cipayes sous les armes feront au besoin des marches extraordinaires. » (De Warren)<sup>1</sup>. Mais ce déploiement de force dure peu et est suivi d'une fatigue excessive. De même au moral. L'Hindou est sans volonté vigoureuse, il est craintif, lâche devant la douleur et la mort; et on le voit, lui qui tremble à l'idée du tigre ou devant la cravache d'un Européen, déployer à la chasse des bêtes féroces « une ardeur et une patience qu'aucun autre peuple ne saurait surpasser », se soumettre aux plus épouvantables tortures et même à la mort dans ses accès de dévotion; montrer, aux armées, « dans certaines circonstances exceptionnelles, une bravoure que les Anglais ont plus d'une fois admirée » (De Warren). Mais l'effort est éphémère, l'impuissance relative à le produire et surtout à le prolonger est compensée par une certaine aptitude à la répétition des actes, lorsque ceux-ci répondent à des idées restreintes, à l'idée unique et semi-obsédante. Dans un cerveau au champ de conscience limité, il n'y a place que pour un petit nombre d'impressions; mais celles-ci s'emmagentinent d'autant mieux

synthétique, la disparité moléculaire, si je puis ainsi m'exprimer, existe, qui, cérébralement, entraîne les impondérations du caractère. L'Hindou est la résultante d'associations séculaires qu'on retrouve dans toutes les collectivités ultra-civilisées, et c'est cette résultante anatomo-psychique, faite de disparités intimes, qui explique, dans ces milieux, le développement excessif de la criminalité. La criminalité n'est que l'inaptitude à l'assouplissement à la règle, et la règle invariable peut d'autant moins maîtriser les caractères, que ceux-ci ont accumulé plus de divergences latentes, avec un substratum anatomique lui-même plus complexe.

1. *L'Inde anglaise*, t. II, p. 125 et suivantes.

qu'elles sont moins gênées par de nouveaux apports, et elles sont ainsi toujours prêtes à répondre aux sollicitations de l'extérieur par des impulsivités analogues ou similaires. De là sans doute la ténacité et l'entêtement de l'Hindou et leurs manifestations dérivées. C'est une façon de produire l'effort fractionné vers tel ou tel objectif, afin de remédier à l'impossibilité habituelle d'en exécuter un seul d'emblée, à la hauteur de difficultés envisagées. La même limitation de la sphère cérébrale élaboratrice, jointe à une paresse naturelle, explique l'attachement aux traditions, la répugnance aux innovations, l'esprit de routine, jusqu'à un point, par l'écart de la réflexion et l'abandon à l'idée fixe, le caractère rancunier et vindicatif dans la race. Comme il découvre peu au delà de lui-même, qu'il vit très concentré en sa personne, l'Hindou est égoïste, vaniteux, susceptible, défauts qui reçoivent de son impondération l'aggravation passionnelle des sentiments les plus fertiles en explosions criminelles (colère, jalousie, etc.). Il se montre doux et placide dans les relations ordinaires; mais il ne faut pas se fier à cette douceur, à cette placidité, qui sont plutôt indolence ou indifférence, recouvrent la préméditation d'attentats sous les formes les plus basses, les plus nocives à autrui, sans offrir de risques pour leur auteur, la diffamation, la calomnie, etc. Brusquement, à l'occasion d'un mobile futile, il sort de sa torpeur ou de son calme par des entraînements inouïs, dont l'exécution de sang-froid contraste avec la violence de l'éclat. La conduite est inégale, l'équilibre très instable, les trébuchements fréquents. Ce n'est pas seulement de la neurasthénie, par état de débilitation normalisée dans le milieu météorique; il y a bien, par l'excès d'une civilisation particulièrement épuisante, comme l'indice d'une dégénération dans la race, d'une psychasthénie, confinant presque à cette désagrégation mentale de l'hystéricisme si bien décrite par Pierre Janet<sup>1</sup>, dans une énorme masse de la population. « La

1. *Quelques définitions récentes de l'hystérie* (*Archives de neurologie*, juillet 1893).

faiblesse des facultés mentales, chez les peuples de l'Inde, a écrit un observateur très sagace<sup>1</sup>, paraît être proportionnée à celle des facultés corporelles. Je ne crois pas qu'il existe d'autre nation civilisée qui compte dans son sein autant de gens idiots ou stupides. Certainement, on y trouve un très grand nombre de personnes de bon sens, et même il en est qui ont de l'esprit, des connaissances, ou chez qui l'éducation a développé avec fruit le germe des talents dont la nature les avait doués. Mais depuis plus de trois cents ans que les Européens sont établis dans le pays, il n'en est aucun, que je sache, qui ait jamais avancé qu'il eût connu quelque Indien d'un génie transcendant. » Les tares physiques de la dégénérescence congénitale ne manquent pas d'ailleurs, même dans la caste des brahmes, qui les attribuent aux influences funestes des constellations, et l'albinisme est commun dans les basses castes<sup>2</sup>. Il n'y a pas à s'étonner. Tout s'est réuni pour la genèse d'un type ainsi infériorisé dans son affinement apparent. « Les quatre éléments concourent à énerver tout ce qui respire ou végète sur cette partie du globe. La terre est en général légère, sablonneuse, sans consistance; elle exige une industrie et des travaux particuliers pour devenir fertile. L'air est presque partout malsain, humide et sans élasticité; l'eau de la plupart des puits est saumâtre et de mauvais goût; enfin l'ardeur excessive du soleil dessèche les animaux et les plantes. » Dans ces conditions, l'homme est obligé de se contenter d'une nourriture assez pauvre, soit le riz, maigre céréale, soit des chairs d'animaux dépourvues de succulence. Le milieu physique semble réserver ses faveurs, ne convenir qu'aux catégories les plus malfaisantes du règne végétal et du règne animal: les plantes vénéneuses sont communes et redoutables; les reptiles, parmi lesquels le terrible naja, pullulent, et « les animaux les plus prospères sont les bandits de l'air (vautours, milans, etc.) et des bois (tigres), que l'homme honore par la

1. L'abbé Dubois, *Mœurs de l'Inde*, t. I, p. 452 et suivantes.

2. *Ibid.*, p. 445.

crainte qu'il en ressent<sup>1</sup> ». Mais combien l'œuvre du climat a été complétée par celle de l'organisation sociale et des mœurs! Depuis des siècles, des invasions successives ont imprimé à une population bouleversée par les croisements, les accoutumances de vaincus. Bien avant la conquête musulmane, les masses avaient dû fléchir, s'annihiler devant l'autoritarisme irréféré des castes sacerdotale et guerrière; déjà énerchées par l'ambiance cosmique, elles contractèrent, sous l'étreinte du brahmanisme, les caractères des races usées. L'esprit d'initiative disparaissait dans la soumission abjecte, s'effaçait devant l'hypocrisie rusante; le cerveau perdait tout ressort ou n'en gardait plus que pour les impulsivités impondérées, outrées, extravagantes. Le code semble avoir pris à tâche d'amoindrir la race en ses éléments de majorité numérique. Il a exagéré les sévérités d'un régime végétarien déjà mauvais par son exclusivisme, encouragé tous les abus dans la sexualité, dans un milieu déjà sollicité à la débauche par la très grande facilité des rapprochements, toléré les habitudes de l'ivresse délirante ou extatique que procurent le haschisch et l'opium. N'était-ce point là le calcul d'une minorité intellectuelle qui ne pouvait dominer qu'en émasculant toutes les virilités au-dessous d'elle, minorité qui mit le comble à son œuvre par l'institution des castes et leur étroite démarcation? Les individus, dans chaque catégorie, les catégories, vis-à-vis les unes des autres, n'eurent plus à connaître l'émulation dans les compétitions; les activités furent rivées à des crans qu'elles ne durent point dépasser; les énergies convergèrent au sommet d'une hiérarchie où le prêtre se dressait comme le maître. Tout reposait, en effet, sur un système religieux bien édifié pour affirmer la suprématie omnipotente du sacerdoce, système à la fois perturbateur des imaginations et des intelligences par ses incohérences, terrorisant par les menaces d'un au-delà effroyable, appuyé sur un déploiement de rigueurs immédiates et très effectives, dont la caste guerrière, l'alliée

1. Dubois, *loc. cit.*, t. I, p. 451-452.

du sanctuaire, assure l'exécution. L'Hindou est façonné à l'annihilation de son être ; son devoir se résume dans le renoncement à son individualisme, et il y est contraint sous les châtimens en cette vie et dans l'autre. De là son caractère lâche et rampant, son humilité et sa bassesse, comme aussi son insouciance et son imprévoyance, autant le résultat d'un fatalisme inéluctable, que d'une paresse naturelle. L'homme sacerdotal est tout, presque la divinité qu'il prétend desservir ; mais, comme il n'a pas la force matérielle, il admet à ses côtés, au-dessous de lui, une caste brutale, qui la peut déployer selon ses indications et ses volontés, les kchatryas, d'où sortent les princes ou rajahs. L'autorité spirituelle est sans contrôle ; l'autorité temporelle s'incline devant ses prescriptions, mais elle jouit d'une pleine latitude à satisfaire ses caprices vis-à-vis des castes inférieures. Au peuple issu de la race conquérante, on a laissé le sol, afin qu'il l'exploite au profit des castes supérieures ; mais on a relevé les vaicyas par devant les tribus soumises ou plutôt conquises, elles, les simples serviteurs de l'Aryen, les Soudras, ou si viles, qu'elles demeurent au niveau de la bête. Et tout ce monde se croit strictement obligé à conserver sa place, à remplir rigoureusement les devoirs qu'elle lui impose, aussi répugnans ou futiles qu'ils soient. Une crédulité développée au delà de toute expression perpétue l'observance. Les divinités regardent avec un soin jaloux la conduite des hommes ; les méchants génies guettent les défaillances, prêts à les punir. Et comme si ce n'était pas assez d'un énorme stock d'obligations mutuelles (d'où l'altruisme et la solidarité sont d'ailleurs rarement dégagés), il faut encore que l'Hindou s'assouplisse dans la dépendance, en veillant sans cesse à d'autres devoirs vis-à-vis des animaux, des plantes, des objets inanimés, d'esprits invisibles et innomés. Il ne perd de vue le cercle du réel que pour se renfermer plus étroitement dans celui de l'occulte. Sa superstition ajoute à sa timidité et à sa circonspection<sup>1</sup>. En cet état d'âme, le cerveau

1. « Ce peuple a affaire à tant de démons, de dieux, de demi-dieux, qu'il vit dans une crainte perpétuelle de leur pouvoir. Il n'y

acquiert un éréthisme favorable aux illusions sensoriales et même aux hallucinations. Pour peu qu'il s'y joigne de l'excitation ébriante, que le chanvre vienne enter son délire sur un terrain ainsi préparé, que d'impulsivités dangereuses seront en imminence d'explosion ! Un être humain inoffensif apparaît comme un ennemi, comme l'ennemi connu et détesté, et, sous cette forme, il attirera sur lui les colères et les acharnemens du superstitieux. Celui-ci n'a point complètement tort d'avoir crainte. Les mêmes fantômes qui l'obsèdent et le portent à la défense ou à la vindicte engendrent autour de lui mille fanatiques, poussés par eux à l'homicide prémédité, recherché pour satisfaire aux goûts cruels de telle ou telle divinité. Le Thug, attendant ses victimes sur les routes désertes, n'obéissait pas à un autre mobile ; chez lui, le vol n'était qu'un profit aléatoire, non le stimulant nécessaire de l'acte meurtrier. On se venge des jeteurs de sorts avec férocité<sup>1</sup>. L'Hindou a vécu,

a pas un hameau qui n'ait un arbre ou quelque place secrète regardée comme la demeure des mauvais esprits. La nuit, la terreur de l'Hindou redouble, et ce n'est que par la plus pressante nécessité qu'il peut se résoudre, après le coucher du soleil, à sortir de sa demeure. A-t-il été contraint de le faire, il ne s'avance qu'avec la plus extrême circonspection et l'oreille au guet. Il répète des incantations, il touche des amulettes, il marmotte à tout instant des prières et porte à la main un tison pour écarter ses invisibles ennemis. A-t-il entendu le moindre bruit, l'agitation d'une feuille, le grognement de quelque animal, il se croit perdu ; il s'imagine qu'un démon le poursuit, et dans le but de surmonter son effroi, il se met à chanter, à parler à haute voix ; il se hâte et ne respire librement qu'après qu'il a gagné quelque lieu de sûreté. » (J. Roberts, cité par Maury, *la Magie*, p. 9.)

1. La sorcellerie joue un rôle considérable dans les mœurs de l'Hindou et elle intervient fréquemment dans la criminalité. Il est utile que les magistrats et les médecins le sachent, sous peine d'être maintes fois dérouterés à propos d'attentats bizarres. La croyance aux sorts, à la possession, est la cause de maltraitemens envers les individus, agents de nuisance supposés, ou victimes. On exerce les mêmes cruautés contre le sorcier et contre le pauvre diable, délirant ou convulsionné, qu'on déclare ensorcelé. Car, si le premier ne retire pas le démon qu'il a placé chez l'autre, les coups administrés à ce dernier se répercuteront sur son hôte et l'oblige



du reste, au milieu d'exemples qui l'ont amené à se complaire dans les jouissances des pires barbares. Lui, qui redoute si fort de causer le moindre mal à un insecte, prend un plaisir singulier aux souffrances endurées par ses semblables. On frémit au récit des supplices imaginés par les anciens rajahs, et l'on est stupéfait devant l'atrocité des crimes de sang les plus vulgaires, accomplis de nos jours, au sein des diverses couches.

Comme tous les asservis de longue date, l'Hindou ne respecte que la force. Il subit l'autorité d'en haut, parce qu'elle est forte ou lui semble telle. Mais il prend sa revanche là où il peut s'attribuer une puissance relative. Il a, dans la famille, une sorte de contre-poids aux pressions qu'il supporte dans le milieu social. Si, dans ce dernier, il est un soumis, dans sa maison il est un maître. Le Code lui abandonne la femme et les enfants. Au chef de famille, de la plus élevée à la plus basse caste, l'autorité sans bornes; à la femme, l'obéissance et la soumission au mari, aux parents du mari, au père si elle est encore fille, à son fils aîné si elle est veuve; sa prostitution même, à l'état virginal, est encore méritoire si elle profite au prêtre. C'est parmi les siens que le plus humble des hommes trouve la détente, après avoir rempli ses obligations extérieures; souffre-douleur vis-à-vis des autres au dehors de la case, il rencontre à son tour, en dedans d'elle, un souffre-douleur sur lequel il déverse sa bile. La situation avilie de la femme, si différente de ce qu'elle était aux temps védiques<sup>1</sup>,

ront à déguerpier. On combat aussi les sorts et les malélices à coups de philtres ou de drogues parfois très vénéneuses (Chevers cite le cas d'un aliéné, empoisonné par le datura qu'on lui avait charitablement administré pour le débarrasser du sort jeté sur lui).

1. Le code de Manou contient cependant de très belles choses à l'égard de la femme, épouse et mère, l'âme du foyer. « Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites; mais lorsqu'on ne les honore pas, tous les actes pieux sont stériles. » L'honorification se résume dans une contrainte de tous les instants, une tutelle sévère, une sujétion étroite. Le code a d'ailleurs soin d'ajouter: « Une petite fille, une jeune femme, une femme avancée en âge ne doivent jamais rien faire suivant leur propre volonté, même dans leur maison. »

est très propre à exalter la sexualité chez l'homme, et le sens génésique, dans l'un et l'autre sexe, est encore surchauffé par les légendes religieuses et les cérémonies d'un culte lascif. Chez l'homme, où la passion rencontre moins d'entrave, mais où elle est pourtant réduite à compter, dans l'union légitime, avec un chiffre de population féminine sensiblement inférieur au chiffre de la population masculine, les entraînements sont brutaux, la jalousie est excessive, occasionnée par le despotisme de la possession, la rareté et la cherté de l'objet acquis<sup>1</sup>. Chez la femme, mariée ou veuve, une retenue forcée, grâce à la rigueur des lois, maintient une chasteté relative au milieu du libertinage des hommes<sup>2</sup>. Au fond, les mœurs ne sont très pures, ni avec la monogamie de fait, d'un grand nombre d'Indiens, ni avec la polygamie, accessible à beaucoup d'autres. En dehors du foyer, la prostitution est très libre, presque honorée, à l'ombre des temples.

Dans cet entre-choquement d'habitudes dégénératives, le fanatisme religieux, la superstition, le respect de la force, retenant les passions individuelles dans une oscillance troublante, donnent lieu à des actes inouïs, aux yeux de l'Européen, manifestations de la folie ou du crime; à ceux des indigènes, œuvres méritoires. Il n'y a pas bien longtemps que les sacrifices de mériahts (jeunes filles achetées à l'effet de l'immolation rituelle) ont disparu chez les Khonds<sup>3</sup>, et que les suttys (holocaustes plus ou moins volontaires des veuves aux mânes de

1. Avec une hypocrisie bien sacerdotale, le code flétrit l'achat de la femme (le mariage *des mauvais génies* est le mariage par achat de la femme au moyen de présents). Mais, dans la pratique, la femme est bien généralement achetée aux parents d'une façon ou d'une autre. C'est même ce qui oblige à une monogamie de fait un grand nombre d'Hindous peu fortunés. Par contre, les riches se payent plusieurs épouses et des concubines, d'où une nouvelle cause de raréfaction du sexe, qui le rend encore plus inabordable à maints déshérités.

2. Dubois, *loc. cit.*, p. 441.

3. A. Corre, *Meurtre et cannibalisme rituels*, in *Société nouvelle*, 1893.

leurs maris), ont cessé de s'accomplir dans l'Inde britannique. Mais des pratiques aussi monstrueuses persistent à l'intérieur des sanctuaires, au voisinage ou au cœur des centres où s'étale le plus majestueusement la civilisation d'Europe. Le sacrifice à la force, le *sakty-pourana*, reste en honneur parmi un grand nombre de fanatiques, écœurante synthèse de toutes les influences qui dépriment et pervertissent l'Hindou, même en ses tentatives de réaction contre les préceptes dont il sent la lourdeur écrasante. Car il s'agit là d'une protestation de sectaires contre l'orthodoxie brahmanique ou bouddhique, d'une révolte de démoniaques, capables de tous les excès de l'érotisme et du sang. On s'adresse à Çiva, parce que Çiva est la divinité du néant; en elle, c'est l'être inconnu qu'on entrevoit vaguement comme l'ennemi triomphateur de tous les autres dieux, qui est le prétexte du culte. On affirme tous les contraires des doctrines enseignées par les prêtres dans une orgie de possédés, ivres de toutes les ivresses. « Les moins odieuses de ces orgies sont celles où l'on se contente de boire et de manger avec excès tout ce qui est défendu par les usages du pays, et où les hommes et les femmes, réunis pêle-mêle, violent ouvertement et sans honte les règles les plus sacrées de la décence et de la pudeur. » Toutes les castes sont mêlées, et pour bien accentuer le mépris des traditions, le dédain des souillures, les mêmes morceaux de viande, les mêmes coupes de boissons passent d'une bouche à une autre. L'arak<sup>1</sup> et le calou<sup>2</sup>, l'opium et d'autres drogues « sont engloutis de la même façon ». Et quand l'ivresse est complète, les sexes s'abandonnent aux caprices de la lubricité, sans distinction d'aucun lien de caste ou de famille. Il est rare que l'érotisme, à son apogée, ne recherche point l'alliance de la volupté suprême du sang, et c'est là que le mystère arrive à enfanter le crime. L'offrande d'une jeune fille à la force inconnue, à Sakty, reste-t-elle toujours simplement symbolique? Il est permis d'en douter, malgré

1. Eau-de-vie de riz.

2. Eau-de-vie retirée du sucre de cocotier.

que Dubois (il mentionne ailleurs l'accomplissement effectif de sacrifices humains) se borne à signaler un tout autre genre d'holocauste que la sanglante immolation<sup>1</sup>. L'Aryen, retour d'Europe, si appliqué d'ordinaire à faire acte de maître, doit-il tolérer de pareilles monstruosité sous le prétexte du respect des habitudes et des coutumes de l'Hindou? Il peut fermer les yeux sur les hideurs rituelles qui se cachent (jusqu'à un point), mais il nous semblerait très coupable s'il supportait l'étalage public d'autres ignominies plus individualisées. Il existe des religieux mendiants, des fakirs-aghorpant (ogres) qui affectent de croire à l'absence de toute différenciation réelle entre les choses, et ne leur accordent qu'une matérialité fictive, toute d'imagination : ils sont indifférents devant les actions les plus objectivées, au coup de poing dirigé contre leur personne, comme aux bénédictions de leurs dévots; ils vont nus, les cheveux nattés, le corps souillé et couvert de vermine, les yeux injectés, « portent entre les mains un crâne humain, frais, dont ils ont mangé les chairs en putrilage, après en avoir extrait, avec leurs doigts, le cerveau et les yeux. » Ils cherchent leur nourriture parmi les charognes et les ordures, boivent l'eau croupie, du lait, de l'alcool. Le docteur Collas<sup>2</sup>, en rappelant ces détails d'après Chevers, déclare qu'ils sont de la plus exacte authenticité. « Il ne faudrait pas croire, ajoute-t-il, que de tels monstres sont inconnus dans les parties de l'Inde que nous habitons. » Il rapproche de ces mendiants une autre secte, les bahiraguys ou buiraguys (hommes qui n'ont pas de passions), dont l'abbé Dubois a décrit l'extrême intempérance

1. *Mœurs de l'Inde*, t. I, p. 402-404; voir aussi le livre de sir Richard Temple, *l'Inde britannique*. — Chez nous autres civilisés d'Occident, que d'abominations de cette espèce, des pratiques de Gilles de Rais aux messes noires et aux sacrifices rituels, renouvelés de nos jours par une triste survivance de l'occultisme!

2. Traduction inédite de la *Jurisprudence médicale indienne* du docteur Chevers, avec notes recueillies à Pondichéry. On pourra prendre une idée (très sommaire) du livre de Chevers, par la thèse du docteur Hotchekisse, *Criminalité et médecine judiciaire dans l'Inde anglaise* (Lyon, 1893).